

## **Toute une vie (extraits)**

Georges Arinthead, 1946

### **Monte-Cristo**

Un État – un petit état qui ne vit, n'existe que par le jeu, cette ruine des familles, cette illusion dangereuse de pouvoir gagner de l'argent sans effort, sans travail, sans rien faire, en s'amusant! – ou tout, absolument tout, est payé par le jeu : Le Prince et sa liste civile, l'Évêque et son clergé, les Magistrats et la justice, les fonctionnaires, les professeurs, les frères instituteurs, les carabiniers, la police, la voirie, même les beaux jardins. Enfin le Casino et son cadre et tout ce qui peut rehausser l'éclat, l'attrait de la machine à jouer, son armée d'employés : 300 chefs ou sous-chefs jusqu'au dernier des balayeurs en passant par la cohorte des jardiniers qui soignent particulièrement l'entourage, la présentation du "miroir aux alouettes". Pays d'une beauté, étrange, malade, unique ou le jeu, l'obsession du jeu domine tout, mène tout, est l'objet, la cause, la raison d'être de tout, ou la passion du jeu nivelle toutes les conditions sociales, rapprochant côte à côte à la même table le riche étranger dont le beau yacht est amarré dans le port et l'humble gardien de nuit d'un hôtel de Nice qui vient expérimenter un système de gain que pendant ses nuits de garde il a inventé, conçu grâce aux "permanences" du fameux journal vert de Monte-Cristo qui publie soigneusement les théories ou les intermittences de rouge, de noir, de pair ou d'impair, de passe ou de manque de la table Numéro 2 relevées la veille.

La vie est facile à Monte-Cristo et à Beausoleil le trop-plein de Monte-Cristo. Les hôtels y sont avenants et il y en a beaucoup. Pour toutes les bourses, afin que tous, les petits comme les grands, puissent venir apporter leur obole. Les petits ruisseaux ne font-ils pas les grandes rivières ? Il faut bien d'ailleurs que chacun puisse suivre ses goûts, n'est-ce pas ? Et puis ce client du Casino, il faut le garder, lui éviter l'ennui, le distraire entre deux parties. D'où cinéma, théâtre et surtout concert par le plus bel orchestre du monde entier – orchestre composé de maîtres voire même de compositeurs. Le casino s'appelle, par euphémisme, terminologie élégante, "La Société des Bains de Mer", dénomination erronée car jamais on n'a pris de bains de mer à Monte-Cristo. A la "Vieille" on a fini par créer une piscine, mais très loin, en territoire français et au bout du Pays....

Donc la Société des Bains de mer qui sait son métier non seulement a su trouver ces artistes exceptionnels mais a su se les attacher par un bon casuel, des appointements convenables et surtout par une retraite- Aussi possède-t-elle une pléiade remarquable.

Oh, les beaux soirs d'été sur les terrasses embaumées dans le décor de rêve d'une lune se reflétant sur la mer sereine - Mare immensum ! Et l'orchestre mené par un Marc-César Scotto. Scotto qui vivait tellement sa maîtrise qu'on devait après chaque concert lui jeter un manteau sur les épaules. Et voir encore un « Fraie-Pont » bel hercule blond du Nord faire pleurer la chanterelle de son violoncelle en solo soutenu, en sourdine, par tout l'orchestre aussi passionné que lui, jouant comme un prêtre officie.... Ou un Chavanne faire de son cornet à piston le plus doux, le plus moelleux des instruments, ou encore Jeanjean sur sa flûte « vraiment enchantée » interpréter une de ses œuvres toute de grâce de légèreté et de

nuances ! Et tous les valaient dans leurs domaines respectifs, jouant, se donnant de toute leur âme, de tout leur cœur d'artistes.

C'était là incontestablement le beau, le très beau côté de Monte-Cristo.

Et le même orchestre au théâtre affirmait encore sa maîtrise dans la musique des Ballets Russes de Serge Diaghleff dans des créations et des musiques d'opéra, dans les chœurs de « Saba Mater », dans des manifestations d'art pur...

Seulement, aux entr'actes – aux entr'actes très longs pour permettre une petite partie, on retrouvait à côté l'atrium, les salles de jeu, la roulette, le trente et quarante, le chemin de fer, le baccarat, c'est à dire le jeu sous toutes ses formes. Il fallait évidemment du grain pour le moulin. Le Casino ouvrait ses portes à 10 heures. Dès 9 heures et demie une longue queue de joueurs attendaient pour avoir leurs bonnes places ou pour pouvoir la vendre à un gros ponte attardé ! Les portes s'ouvraient, et chacun courait, se ruait vers sa table, un vrai steeple sur les parquets cirés avec quelques chutes également. Ils sautaient sur leurs chaises, s'installaient, les uns sortaient des carnets, d'autres des cahiers, certains presque un registre ; un arsenal de crayons multicolores voyait le jour avec les stylographes. Posément les laquais en habit à la française, bas blancs, culottes de soie, apportaient à chaque table la « caisse », grand coffre bardé de fer dont on extrayait 150 000 francs de jetons, mise de fonds de la table. Le chef de service surveillait l'étalage sur les tapis verts des plaques diverses et de couleurs et valeurs différentes. Puis le Directeur des jeux arrivait, devant lui on faisait le compte de vérification, et il signait le procès-verbal avec le chef de table, et la partie commençait. Les joueurs ? de toutes sortes, hommes et femmes. Les uns froids, méthodiques, consultant leurs archives, marquant la marche des coups sur des cartons ad-hoc que gratuitement leur fournissait la maison, dressant des graphiques. Les autres, fiévreux, jouant au hasard, comme fous... le type de ceux-là était une ancienne « Prima espada », espagnol bien connu et même illustre, le torero-Fuentes, il prenait des piles de plaques dans sa main et en garnissait au hasard tout le tableau, jouant même quelquefois contre sa propre chance. Il s'est ruiné, on a dû le rapatrier. Un autre, le Comte de B..., d'une très vieille famille française, arrivait un registre sous le bras – il sortait toute une série de crayons admirablement taillés. Il cotait tous les coups, de temps en temps seulement il jouait, posait un peu au pontife, à l'homme supérieur, hautain, impénétrable, cassant. Il s'est aussi ruiné, plus lentement. Un banquier italien de Paris, en rupture de ban, ganté, ruisselant de sueur et d'angoisse, puisait dans sa masse de jetons, misait, puis, les yeux ardents, exorbités, changeant de couleur quand la bille ralentissait, attendant la chute finale, son mouchoir sur la table et épongeant son crâne humide. Il a fait faillite et a mal fini. Enfin les femmes, jouant beaucoup la « montante d'Alembert » appliquant, autant qu'une femme le peut, les théories d'Alosté. Puis les professeurs de système, plaies des tables de jeux, ceux-ci de deux sortes : les logiciens dont le fameux journal vert donnait chaque jour une nouvelle marche de jeu, et les spirites, depuis ceux qui faisaient tourner les tables jusqu'à ceux qui, une planchette triangulaire montée sur trois billes au-dessus d'un alphabet, prétendaient, sa main et la vôtre sur l'appareil, enregistrer l'esprit révélateur dans ses manifestations et prédire les numéros gagnants qu'eux seuls désignaient. Enfin et surtout les professeurs, ceux qui avaient une méthode infaillible pour gagner une belle matérielle, sans gros capital Monsieur ! et qui s'adressaient à ceux qu'ils jugeaient murs pour acheter, qu'ils avaient repéré soit qu'ils eussent déjà été étrillés, soit qu'ils n'osassent pas tenter l'aventure, des gens pas très intelligents à coup sûr, ceux-ci ! « Une betterave » mais les filous sont très observateurs ! et on amorçait la

conversation, et si l'acheteur présumé, moins bête tout de même que l'on ne l'aurait cru, sortait cette réponse :

- Mais enfin Monsieur pourquoi au lieu de vendre votre fameuse méthode ne l'appliquez-vous pas vous-même ? Il me semble que c'est tout indiqué !

L'aigrefin invoquait un manque de capital initial, ou mieux encore lui répondait :

- Monsieur, je vais vous dire une chose incroyable, incompréhensible, mais cependant vraie, cruellement vraie. Regardez-moi, Monsieur, vous me voyez calme, pondéré, équilibré en un mot ! eh bien, dès que je m'installe à une table de roulette pour jouer, immédiatement mes nerfs me lâchent, je ne sais plus où j'en suis et deviens incapable, tant mon émotion est grande, d'appliquer ma propre méthode. Une fortune, je perds, Monsieur, une fortune que j'ai dans la main et que je ne puis ramener – Quel malheur... !

Et la « betterave » se laissait aller – naturellement, il perdait- l'aigrefin était déjà loin, ou, s'il le retrouvait par hasard celui-ci le faisait « au culot » lui demandait sa marche de jeu, comment il avait joué, et lui prouvait pas A+B qu'il n'avait pas su suivre sa méthode.

C'était à peu près le même processus qu'employait le « Professeur en chambre ». Ils lançaient dans les journaux aux petites annonces, généralement une annonce ainsi conçue : « A vendre méthode infallible pour gagner à la roulette – écrire à Monsieur X poste restante à ..., qui convoquera après réponse ». Et Monsieur le Gogo répondait, et Monsieur le Gogo arrivait, et on lui racontait qu'une maladie malencontreuse empêchait le Professeur de rester dans l'ambiance des salles de jeu, il étouffait... Un autre était plus fort : Le Casino, Monsieur. La Société des Bains de Mer elle-même lui avait retiré sa carte devant les bénéfiques journaliers énormes qu'il faisait, trop tôt malheureusement pour lui.

- Comprenez-moi bien, Monsieur ! Je ne dis pas que seul j'aurais menacé l'existence du Casino – Non, ils ont tant d'argent, mais on aurait vite remarqué mon jeu chez les autres. J'aurais eu des imitateurs, et ce que le Casino supporte allègrement d'un isolé, il ne l'aurait pas toléré d'une pléiade de joueurs constamment heureux !

Et cela prenait : Monsieur le Gogo payait, et cher, de 1000 à 10 000 Francs...

En bien d'autres pays une annonce aussi immorale n'aurait pas passé. A Monte-Cristo jamais on ne s'y oppose malgré le résultat connu : une escroquerie. Mais tout ce qui parlait du jeu au Casino était de la réclame et de la bonne réclame, et l'on laissait faire.

Et cependant, tous ces aigrefins étaient connus, archi-connus du merveilleux service des inspecteurs aussi bien ceux qui sont en redingote noire très avérés, très officiels – les croquemorts selon leur surnom- que ceux qui, en complet fantaisie quelconque jouaient dans la salle en observant un tel ou une telle. Mais ces gens-là après tout amenaient des clients, favorisant le jeu et s'ils y trouvaient leur affaire la Société des Bains de Mer bien mieux qu'eux y trouvait la sienne. Et toujours de même qu'il n'y a pas de petits profits les petits ruisseaux font les grandes rivières et les revenus des actions montaient et les actions aussi.

Y a t-il vraiment un « système » pour gagner à Monte-Cristo ? Peut-être, car enfin il y a à la fin d'une partie sensiblement le même nombre de boules noires que de boules rouges, de pair que d'impair, de passe que de manque. Donc celui qui établirait une série de report constant devrait s'assurer un avantage net sur la banque- mais ceci est d'un domaine trop délicat pour qu'on puisse y insister. Mathématiquement cela existe, en application c'est autre chose.

Certes, il y a des joueurs professionnels, ou plutôt des spéculateurs. Très froids, ne s'emballant jamais, ils se promènent constamment d'une table à l'autre sans s'asseoir. Surveillant la marche des séries et des intermittences d'après les graphiques qu'un employé tient à jour à la disposition des joueurs, cherchant à deviner l'esprit du jeu, c'est à dire une cadence plus ou moins régulière dans l'ordre de sortie des boules. Et soudain un léger murmure, un brouhaha discret attire leur attention en éveil – une série de couleur ou d'intermittence s'affirme à une table, ils se précipitent et jettent deux jetons de cent ou mille francs. La série persistant, ils gagnent, on les paye, ils ont quatre pièces- ils en retirent une, la moitié de leur mise, ils en laissent trois. S'ils sont encore payés ils en retirent une encore, en laissant cinq ; ils ont à ce moment repris leur mise et dorénavant jouent avec l'argent de la banque, deux ou trois coups pleins, ils ramassent cinquante pièces et s'en vont, leur journée est faite. Néanmoins, ils reprennent leur promenade d'attente. Ce sont tous les jours, pendant de longues heures. C'est un travail ! un vrai travail.

D'ailleurs, de même que pour son orchestre, l'organisation des jeux du Casino est un chef d'œuvre. Évidemment, il y a loin du temps où « Blanc » le créateur de Monte-Cristo en compagnie du Prince scrutait avec une longue vue la route de Marseille, pour voir si un riche étranger dans sa calèche venait, ou ne venait pas. Le recrutement des croupiers, des chefs de partie, des directeurs de jeu, de tout le personnel en un mot, se faisait selon une rigoureuse sélection. Sans être bien rétribués, presque aussi mal que les employés de banque, une chose permettait de rétablir l'équilibre : La cagnotte répartie entre tous et alimentée par les joueurs heureux. Ces gens qui manient tous les jours des sommes énormes sont de très braves gens au passé irréprochable qui, entrés jeunes à l'école des croupiers de Monte-Cristo, ont peu à peu fait leurs preuves et gagné leurs grades. En vérité ils honorent leur profession et leur observation constante des joueurs finit par leur acquérir une psychologie rare de ceux-ci. Au point de vue professionnel ils sont d'une habileté qui tient du prodige. C'est un vrai plaisir de voir un bon employé croupier payer et régler un coup sans se tromper d'une mise dans l'imbroglie incroyable d'une table de roulette quand il y a des coups de plusieurs centaines de milliers de francs aux heures chaudes de la journée, avec des paiements différés suivant les combinaisons de jeu. Chances simples, doubles, tierces, quatrains, sixains. Colonnes entières, douzaines entières enfin les numéros eux-mêmes pleins ou à cheval, et surtout la pénitence du zéro avec ses assurances. Mais c'était surtout aux tables de trente-et-quarante, ce roi des jeux pour un vrai joueur que s'exerçait cette maîtrise car on allait vite. Voir un « Bertrand » régler un gros coup sans une hésitation, avec une sûreté et une dextérité tenant du prodige, le voir sans quitter le tapis des yeux prendre à la réserve – au boudin- une pile de plaques et les jeter à distance exactement à l'endroit voulu et à plat avec une telle rapidité que les jetons donnaient l'illusion de fondre entre ses mains et que leur succession avait l'air de former un cordon

solide ! Et trouver encore le moyen de partager un différend entre deux pontes à la satisfaction des deux en leur expliquant leur confusion de mise ou leur erreur. Cela, Dalbert ne manquait jamais d'aller l'admirer quand il passait au Casino.

Tout était à l'avenant dans cette formidable organisation. La surveillance était constante quoique discrète. Pendant longtemps un viatique fut donné au joueur décafé pour rentrer chez lui. Mais il fallait qu'il eut joué et l'on savait toujours à peu près ce qu'il avait perdu. Tout était catalogué, prévu, un bureau spécial de statistique suivant toutes les parties, les contrôlaient. Et c'était nécessaire car l'ingéniosité des aigrefins était infinie. Dalbert fut un jour témoin du fait suivant : il avait remarqué un Monsieur d'un certain âge, bien, très aimable. Un ancien médecin retiré des « affaires » et vivant à Monte Cristo il jouait très peu pour s'amuser et en homme désintéressé, un louis par ci un louis par là. Et un soir entre 5h et 6h à une grosse partie de trente-et-quarante il demanda le maximum à noire et inverse au moment même où le donneur criait son « rien ne va plus » avant de donner les cartes. Comme il était connu favorablement et qu'il mettait la main à sa poche intérieure d'un signe de tête le chef de partie confirma l'acceptation de la somme. Il avait sorti un portefeuille volumineux, le tenait dans la main et penché sur la table, il était debout, suivait l'abattement des cartes. Hélas il perdit sur les deux tableaux, ce fut rouge et couleur. Alors froidement il remit son portefeuille en poche se tourna vers le chef de partie et lui dit « je n'ai pas d'argent ». Un coup de timbre discret, un inspecteur arriva, conciliabule à voix basse et sortie du Docteur avec l'Inspecteur. Les neuf dixièmes de la table n'avaient rien remarqué et si Dalbert n'avait pas été derrière le docteur il n'aurait rien vu lui non plus. Et l'on ne vit plus nulle part le « Docteur » si bon enfant qui parlait à tout le monde et appelait les employés par leur nom.

Le gros coup était manqué et il aurait pu réussir.

Voici une anecdote parfaitement authentique qui prouvera à quel point la surveillance est complète autour d'une table de jeu. Un jeune homme de vingt-cinq ans faisait partie de la fanfare municipale d'une petite ville du midi, mettons Castelsarrasin ou Moissac. La fanfare excellent se fit inscrire au concours de Nice et tous les membres se déplacèrent pour l'audition. Celle-ci terminée, un premier prix obtenu, beaucoup d'entre eux allèrent à Monte-Cristo. Et mon jeune homme avait un billet de cent francs dont il voulait risquer une partie. Une petite partie, car il n'était pas riche, et travaillait comme commis chez un mercier à 125 francs d'appointement par mois. Après avoir regardé, il vit les gens qui posaient de l'argent sur une table de 30 et 40. On leur donnait des jetons en échange de leur papier. Il crut à un change, posa son billet sur la table et attendit, on envoya des jetons à côté de son billet, cinq jetons marqués 20 francs. Il les ramassa et croyant avoir sa monnaie laissa le billet qu'il croyait ne plus lui appartenir. En réalité il avait bel et bien mise ses cent francs, et avait gagné et avait été payé. Et indécis il restait là se demandant comment il fallait jouer. Pendant ce temps les coups se succédaient le tableau gagnait toujours et la main, la sienne, grossissait, et la couleur rouge- il était dessus- passa onze fois. Mathématiquement au dixième coup le croupier touchant la masse avait déclaré « à hauteur du maximum » de 50 000 francs seulement ! Le coup, le onzième fut donné rouge encore, il y avait maintenant 102 000 francs ! et le douzième fut perdant une noire. Le croupier préleva 50 000, qu'il remit à sa caisse, et frappant de son râteau le monceau de

jetons qui restaient cria « A qui la masse ? ». Personne ne répondit, une deuxième fois il redit : « A qui cette masse Messieurs ? » Alors rapidement au bout de la table un quidam très avisé s'écrie : « A moi, à moi, Monsieur ». Voilà voilà. Et déjà il s'avancait pour ramasser le magot, mais le chef de partie était là. Il avait tout noté, les hésitations du musicien, le change de son billet, l'abandon des 100 francs initiaux, et brutalement il intervenait. Non, Monsieur ! Ce n'est pas à vous, le quidam n'insistait pas d'ailleurs et disparaissait, et le chef de partie s'adressant au Castelsarrasinois éberlué : Vous avez mis 100 francs Monsieur, n'est-ce pas ? Oui Monsieur mais j'ai pris les 5 pièces de 20 francs que vous m'avez remises en échange. En échange, non, Monsieur, vous avez bel et bien joué, que vous le vouliez ou non, et cet argent est à vous – Garçon ! une sébile s'il vous plait. En bon samaritain, le chef de partie, brave homme lui remettant le tout, disant au jeune homme, allez changer tout de suite et partez, allez-vous-en ; et au laquais : conduisez-le au change tout de suite on l'attend. Ceci est véridique, le chef de partie s'appelait Castamagne, et le jeune homme Gonzales. Cinquante-deux mille francs, doux Jésus. Il plaqua tout, lâchant ses compagnons, rentrant dans la nuit. Il s'acheta une petite maison avec un jardin, se fit faire des cartes de visite : « Jean Gonzales, Rentier », et passa ses loisirs à élever une race de chien danois dont le commerce corsa ses petites rentes !

Bien des légendes courent sur Monte-Cristo. Les fameux suicides de décaqués chaque nuit dans les beaux jardins, avec une équipe spéciale pour les enlever avant le jour ? Évidemment de temps en temps comme partout ou une très grande tension nerveuse domine. En tout cas Dalbert n'en fut jamais témoin, il est vrai que le soir s'il allait au théâtre après il rentrait chez lui, et l'été, doucement remontait les merveilleux jardins embaumés, mais n'y séjournait pas.

Et parmi ces légendes, il en est une si curieuse qu'il faut encore la dire. C'est celle de l'officier de marine – un soir, au cinéma d'été ; installé sur des caillebotis et un plancher à même une pelouse splendide, c'était encore du muet : une de ses amies, gros fonctionnaire de Monte-Cristo, la lui conta dans ce décor de rêve. La voici : Un jeune officier de marine étrangère – mettons d'une petite République de l'Amérique du Sud- vint embosser sa petite unité de guerre dans la rade de Monte-Cristo. Les visites faites et échangées très protocolairement il alla naturellement au casino, y joua, perdit son argent personnel, ce qui était son droit, mais il engagea et perdit également celui de son unité, ce qui ne l'était plus. Déshonoré, perdu pour perdu, le lendemain matin il envoya au casino un ultimatum : ou bien on allait lui rembourser la somme qu'il avait laissée sur le tapis vert, et il la fixait, ou il allait écraser le casino sous ses projectiles, puis se faire sauter. Dernier délai : midi. Dans le cas où Monte-Cristo ferait appel au dehors à des forces étrangères il détruirait avant d'être envoyé au fond et le casino et Monte-Cristo. Il terminait en disant que les canons jumelés de ses coupoles étaient d'ores et déjà braqués sur le Casino et qu'en quelques minutes à cette distance-là, il écraserait son objectif. Il ajoutait que son unité était des plus modernes... On ne se fait pas une idée de l'émotion de chacun, Casino et Gouvernement au reçu de cette étrange missive. Mais l'homme était très décidé et la vedette à midi remporta à bord une somme de trois millions de francs montant de la culotte de la veille. Si non e vero...L'amie de Dalbert en garantissait l'authenticité mais ne parlait

pas de suites diplomatiques s'il y en eut. Depuis, un ingénieux metteur en scène en a tiré un assez beau film.